

259

LE NOM D'UN ANIMAL INDIEN CHEZ ÉLIEN

PAR

E. BENVENISTE

Parmi les descriptions d'animaux compilées au III^e siècle après J.-C. par Élien, on relève la mention d'un animal qui vit dans les régions inaccessibles du Nord de l'Inde et que les historiens de l'Inde (οἱ τῶν Ἰνδῶν ἱστορικοὶ) et les récits des Brahmanes dépeignent ainsi : on l'appelle *καρτζζωνος* ; il a la taille d'un cheval adulte et porte une crinière : son poil est fauve ; très rapide, il a les pattes inarticulées de l'éléphant, la queue d'un sanglier ; il porte entre les sourcils une corne noire roulée qui s'effile en pointe très aiguë ; sa voix est des plus étranges ; sa corne l'a doué d'une force invincible ; d'humeur ombrageuse et solitaire, il tourne sa fureur contre ses congénères mâles et même femelles ; à l'époque du rut seulement, il s'adonne, mais dès que sa femelle a conçu, il reprend son vagabondage. On en amène de petits au roi des Prasiens, qui, lors des fêtes, les fait lutter ensemble dans des exhibitions. Car personne n'a souvenir qu'on en ait jamais capturé d'adultes (*Nat. Anim.*, XVI, 20). — L'examen de ce passage, mieux connu des orientalistes que des hellénistes, met en mesure de rétablir la forme et le sens du nom grec de l'animal indien, et introduit un problème de vocabulaire qui dépasse l'hellénisme et l'indianisme.

= cen huorn passu

Il se décèle dans cette description un amalgame de données positives et de traditions légendaires, qu'il faut probablement attribuer à deux sources indépendantes. La comparaison de l'animal avec un cheval, sa crinière, sa corne plantée au milieu du front, le rapprochent de la licorne. Par contre, outre cette corne unique, il a les pattes inarticulées de l'éléphant¹, la queue du sanglier, il vit solitaire et féroce et nul ne le peut capturer² ; à ces traits, on reconnaît le rhinocéros. C'est sur ces deux termes, l'un mythique, l'autre réel, qu'a porté une confusion dont Élien n'est pas responsable, car les premiers historiens grecs de l'Orient l'avaient commise, et qui est par là un sûr indice d'origine³.

¹ Sur la légende d'après laquelle l'éléphant ne peut pour cette raison se coucher ni s'il tombe, se voir, voir en dernier lieu Gertrud. *Indien and das Christenthum*, 1914, p. 64 et suiv. ; Pelliot, *Asie-Mineure*, 1921-1922, p. 408 et Gauthiot-Belliot, *Sûtra des Causes et des Effets*, III, 1926, p. 64.

² Peu importe que ces détails soient pour la plupart inexacts. Ils répondent à l'image que de temps en s'est formée de l'animal.

³ La plupart des détails qui suivent sur le rhinocéros et la licorne viennent, pour l'antiquité gréco-

notions des Grecs sur le rhinocéros, puisque le récit perdu de Ctésias les impliquait déjà. Il s'agit de déterminer l'époque et le pays où les Grecs ont pu rencontrer cette représentation d'une licorne à demi-réelle et d'un rhinocéros à moitié mythique.

Ce ne peut être l'Inde septentrionale, dont les habitants, connaissant le rhinocéros, n'auraient pu se méprendre à ce point sur son aspect. D'ailleurs, la légende de la licorne n'y a jamais eu cours. Nous voudrions cependant signaler aux indianistes une trace possible de cette fable. Un des noms du rhinocéros, peu clair d'ailleurs, *vārdhrāṇasa* ou *vā(r)dhriṇasa*, signifie aussi, d'après des commentaires indigènes, un bouc blanc¹, ou encore un oiseau à la tête rouge, au cou noir et aux ailes blanches (cf. le Dictionnaire de Böthlingk, s. v.). Le bouc blanc évoque d'une part la blancheur de l'onagre auquel Ctésias assimile la licorne, de l'autre, la représentation fréquente surtout en Chine de la licorne en capridé. Pour l'oiseau, on verra plus loin que la licorne babylonienne est représentée avec des ailes. Dans l'ordre des couleurs, on se rappellera que, selon Élien (IV, 52), l'*Ἰνδικὸς ζῷος* a le corps blanc, les yeux bleu sombre (*κυανέος*), la tête tirant sur le rouge (*πυρρόρος* *πυροπληκίζον*) ; sa corne, dit encore Élien, est blanche à la base, noire au milieu, rouge au sommet. Devant une pareille similitude de détails et l'indécision même des commentateurs, il vaudrait la peine de rechercher plus exactement le sens de *vārdhrāṇasa* et s'il s'applique bien au rhinocéros² ou plutôt à l'oiseau unicolore de l'Inde (Élien, XVII, 10). Quoi qu'il en soit, au cas même où l'enquête aboutirait sur ce point, elle n'évoquerait de la légende qu'un souvenir indécis, et non cette image vivante qui, héritée de l'Orient, a été propagée par Byzance dans la littérature et l'art du Moyen Age occidental.

Le nom de Ctésias nous ramène à la Perse. Là est le parc aux monstres fictifs. C'est la Perse qui, à l'école de la Babylonic, a dressé et transmis à l'Occident un répertoire stylisé de créatures fantastiques. Qu'on pense aux chevaux-coqs, aux boucs-cerfs dont parle Aristophane (*Ran.* 938) :

ἰπποκεκρυμέναις τραχέλαστροις
 ὢν τοῖσι παραπετάσθαι τοῖς Μηδικαῖς γράβουσι³ :

1. M. Lauffer (*op. cit.*, p. 115, n. 1) n'a cité que la première moitié de cette notice, sans y insister autrement.

2. Ce dernier point est maintenant précisé par la note suivante que je dois à l'amitié de M. Renou : « Ce nom ne me semble pas avoir réellement désigné le rhinocéros, au moins à date ancienne : dans la Taïtt. Samh. (exemple le plus ancien), cet animal est considéré comme faisant partie du domaine de l'air et mis à côté du vautour (mais le commentateur glose *khadganyga*). Dans l'Apast. Dharma S., cet animal est nettement distinct, semble-t-il, du *khadga*. Des exemples épiques on ne peut apparemment rien tirer. Les commentaires disent : « une espèce de bouc (ou de bulle) dont la peau aux narines ressemble à celle des testicules (?) » ou « une sorte d'oiseau, etc., comme ci-dessus ». Sur l'oiseau unicolore que des légendes syriaques citent aussi, voir un article de M. Nau (à paraître dans le *J. As.*, 1928).

3. Voir le commentaire historique de ces vers par M. Rosenberg, *Vostočnie Zapiski*, I, 1927, p. 37 et suiv. (en russe).

Une des sources d'Élien nous est indiquée explicitement par cette notice de Pline (*N. H.* VIII, 21. 71) : « Apud eosdem (Indos) nasci Ctesias scribit... asperrimam feram monocerotem, reliquo corpore equo similem, capite ceruo. pedibus elephanto, cauda apro. mugitu graui. uno cornu nigro media fronte cubitorum duum eminente : hanc feram uiuam negant capi. » On voit ainsi remonter jusqu'à Ctesias l'attribution au rhinocéros de détails propres à la licorne. Il serait tentant de retrouver la source directe de notre passage dans un court fragment de Ctesias (*De reb. indic.*, § 25) qui mentionne les grands onagres blancs de l'Inde, dont la tête est rouge, qui portent au milieu du front une corne d'une coude grâce à quoi ils sont invincibles. Malgré l'apparence, c'est un autre endroit d'Élien que ce fragment de Ctesias a inspiré : le compilateur y décrit (IV, 52), en citant Ctesias, mais avec de plus longs développements, ces mêmes onagres unicornes, qui ne peuvent être que des licornes, de même que les ἰνδοὶ ἐνοὶ dont parle Aristote (*Nat. anim.*, II, 1 : *Part. anim.*, III, 2). Puisque Pline cite Ctesias et qu'Élien (XVI, 20) l'a presque littéralement traduit, ils doivent leurs informations sur le rhinocéros et l'indication de son nom à une tradition différente, que Ctesias, dans un chapitre perdu de ses *Indica*, avait déjà recueillie.

Celle-ci est représentée par Strabon, dont le principal informateur pour l'Inde est Mégasthène. Pour se convaincre qu'Élien a tiré de Mégasthène à travers Strabon les détails qu'il a ajoutés à la notice de Ctesias, il suffit de comparer le début du chapitre d'Élien (XVI, 20) à celui de Strabon (XV, 52). Ce dernier, d'après Mégasthène, place dans le Caucase indien toutes sortes de bêtes étranges : Élien écrit : Ἐν τοῖς χωρίοις τοῖς ἐν Ἰνδῆι (λέγω δὲ τοῖς ἐνδοτάτω) ἔρη φασὶν εἶναι δύοσάτα τε καὶ ἐνοθηρα. Strabon continue : (Ἰνδοῖ)... τὰ τε παρ' ἡμῶν ἡμερᾶ ἐξῆς τὰ πλεῖστα παρ' ἐκείνοις ἄγρια εἶναι. Et Élien : ...καὶ ἔχριν ζῆν ἔσα καὶ ἡ καθ' ἡμέρας φέροι γῆ, ἄγρια δέ. Au lieu du développement d'Élien, Strabon signale brièvement les ἱπποὺς μονοκερότας ἑλαροκεράτους. Mais les détails précités de la fin, sur les combats des jeunes rhinocéros que le roi des Prasioi (au nord du Bengale) donne en spectacle doivent probablement être pris aussi à Mégasthène (cf. *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 411). Élien a sans doute emprunté à Mégasthène les indications dont il a encadré la narration de Ctesias. Ctesias a donc accredité chez les Grecs la légende de la licorne. Mégasthène est un de ceux qui ont fait connaître le rhinocéros. Chez tous deux la fable se mêlait dans une large mesure à la réalité, et la travestissait si bien que le même Élien dont la longue description s'applique au rhinocéros (le nom en sera une preuve) ne l'y a pas reconnu, et dans un autre passage (XVII, 44) juge oiseux de parler du rhinocéros. Mais c'est bien au delà de Mégasthène et du début du IV^e siècle av. J.-C. qu'il faut faire remonter les premières

romaine, de l'ouvrage classique de Keller, *Antike Tierwelt*, I, p. 385-388 et 415-420, pour l'Extrême-Orient, de l'étude très érudite de M. Laufer, *Chinese clay-figures*, 1914, ch. 1, à laquelle il faut joindre les notes de M. Ferrand, *J. As.*, 1925, II, p. 266-7, et n. 3.

aux taureaux androcéphales, aux griffons ailés de Persépolis, à ce monstre de la collection de Clercq, qui a la tête d'un gerfaut, le corps et les pattes de devant d'un lion, les serres d'un aigle, les ailes et les oreilles d'un taureau persépolitain, les cornes d'un aegargre (Gayet, *l'Art persan*, p. 70). A Persépolis même, un bas-relief montre une licorne dressée, qui a une tête de lion, des ailes, et une queue de scorpion. Comme l'a montré E. Schrader (*Sitzungsberichte* de l'Acad. de Berlin, 1892, p. 573 et suiv.), la notion de la licorne doit venir à la Perse de la Babylonie où elle est attestée abondamment et, dès le III^e millénaire av. J.-C., sur un sceau figurant un combat contre une licorne (reproduit chez Keller, *op. cit.*, I, p. 415). — D'autre part, le rhinocéros est connu à date historique par l'obélisque noire de Salmanassar II (860-825 av. J.-C.), où l'on s'accorde à le retrouver sous l'aspect d'un bœuf à une corne¹, parmi d'autres animaux étrangers, éléphants, chameaux à deux bosses, singes, envoyés en tribut du pays de Muzri, que l'on a placé en Égypte, en Bactriane ou en Mésopotamie (Marquart, *Untersuch. z. Gesch. von Eran*, II, p. 101). Plus ancien encore, bien que non daté, est un cylindre babylonien attribué à la fin du II^e millénaire av. J.-C. (reproduit chez Keller, *op. cit.*, I, p. 387) où l'on voit deux rhinocéros d'un dessin grossier mais net, avec la corne sur le nez et non plus au milieu du front. En nous tenant à une estimation modeste, nous pouvons regarder comme assurée la représentation du rhinocéros dans l'art babylonien dès le x^e siècle av. J.-C., et celle de la licorne à une date plus haute encore. Il est pour le moment impossible de formuler aucune indication précise sur l'origine respective et la confusion de ces deux figures en Babylonie. Mais l'antiquité et l'ambiguïté parfois de leur représentation n'aident-elles pas à concevoir que les informateurs perses de Ctésias lui aient fourni une description fabuleuse et fidèle à la fois du rhinocéros, dont environ un siècle après, Mégasthène devait se souvenir? C'est de l'Ouest aussi que plus tard et par un cheminement obscur la fiction s'est répandue vers la Chine (cf. Laufer, *op. cit.*, p. 114-115).

A ces précisions, le problème du nom grec de rhinocéros gagne d'être mieux défini dans ses termes. Et d'abord, il faut cesser d'écrire $\rho\alpha\rho\alpha\zeta\omega\nu\tau\epsilon\varsigma$, si l'on prend garde à un rapprochement que Bochart en 1663 avait indiqué (*Hierozoicon*, I, p. 663) : « Vulgatissimum monocerotis nomen, nec solum apud Arabes, sed et apud Persas, Tartaros atque Indos receptum est *carcand*, *carcandan*, uel, ut plerumque scribitur, *carcaddan*.... Quin uetustum hoc fuisse nomen iam olim in usu apud Indos his uerbis docet Aelianus, libri decimi sexti capite uigesimo : « $\Lambda\acute{\epsilon}\gamma\epsilon\tau\alpha\iota\ \dots\ \rho\alpha\rho\alpha\zeta\omega\nu\tau\epsilon\varsigma$. Dicitur inter eos animal esse unicornem quod carcazonum uocant. » Et rursus : « $\text{Μονίκαζ ἐστὶν ἕδος ἢ ἑβδὲς ραφαζζωντες, solitarius est Indicus ille carcazonus. Ita enim scribendum pro ραφαζζωντες. »$ La correction de Bochart n'est pas aussi heureuse que ses

1. Cf. Laufer, *op. cit.*, p. 87. La comparaison du rhinocéros avec un bœuf est courante, v. Keller, *op. cit.*, I, p. 385.

rapprochements sont justes. Il est plus simple paléographiquement d'amender $\kappa\alpha\rho\gamma\acute{\alpha}\zeta\omega\nu\varsigma$ en $\kappa\alpha\rho\gamma\acute{\alpha}\zeta\omega\nu\epsilon\varsigma$. La forme grecque répond ainsi à pers. *karyādān* « rhinocéros », dont l'arabe par un intermédiaire sans doute araméen a fait *karkaddan* (cf. syr. *karkadan*, ture *gāryādan*, etc.). C'est *karkaddan* ou plutôt la forme accessoire **karkandan* qui est à l'origine de l'éthiopien *karkand* « rhinocéros » ($\kappa\alpha\rho\gamma\acute{\alpha}\zeta$), lequel traduit $\mu\epsilon\upsilon\upsilon\zeta\acute{\epsilon}\rho\omega\varsigma$ dont les LXX se sont servis inexactement pour rendre le *reēm* hébreu. Comme $\kappa\alpha\rho\gamma\acute{\alpha}\zeta\omega\nu\epsilon\varsigma$ suppose **kargazān*, on pourrait retrouver dans le couple **kargazān* : *karyādān* l'alternance *z* : *d* qui divise à l'Ouest de l'Iran les dialectes mède et perse, ce qui établirait l'antiquité du mot dans l'Iran occidental et achèverait d'en démontrer la provenance iranienne chez Ctésias, comme pour le nom du tigre indien, le *murlīchoras*. Aux formes persane et arabe, on a depuis longtemps comparé accad. *kurkizānu* que Muss-Arnolt (*Wörterb.*, I, 437) à la suite de Schrader (*Z. D. M. G.*, XXVII, 708; XXVIII, 152) traduit par « rhinocéros » (Cf. Delitzsch, *Assyr. Stud.*, I, p. 56). A la vérité le mot paraît désigner un porcine sans détermination sûre¹ (cf. Delitzsch, *Handwörterb.*). Mais la ressemblance du rhinocéros avec un porcine est assez frappante pour que les voyageurs chinois et Marco-Polo, devant le rhinocéros de Sumatra, aient aussitôt pensé à un sanglier (Lauser, *op. cit.*, p. 96, n. 2). Ce serait se refuser à l'évidence que de ne pas rapprocher accad. *kurkizānu* de **kargazān* ($\kappa\alpha\rho\gamma\acute{\alpha}\zeta\omega\nu\epsilon\varsigma$), à condition d'y voir des transcriptions d'un original étranger².

Le groupe de pers. *karyādān*, etc., est communément tenu pour un simple emprunt à skr. *khaḍgadhenu* « femelle du rhinocéros » (cf. en dernier lieu Littmann, *Festgabe Jacobi*, p. 416)³. Depuis Pott, qui l'a énoncée le premier, cette dérivation n'a jamais été discutée. Mais *khaḍgadhenu*, mot de lexique du XIV^e siècle, est sans existence littéraire et visiblement artificiel : seul le masculin *khaḍgah* est usité. On n'éprouvait aucun besoin, en l'occurrence, de distinguer le mâle de la femelle. Comment admettre que se soit généralisé hors de l'Inde, comme nom générique, un féminin sanskrit à peu près inconnu dans l'Inde⁴ ? En outre, comment concilier avec *khaḍgadhenu* les formes *kurkizānu* et **kargazān* attestées respectivement au VIII^e et probablement au V^e siècle av. J.-C. ? Le rapprochement doit être définitivement condamné, car seules les formes modernes lui ont prêté un air de vraisemblance.

1. Suivant une communication de M. Thureau-Dangin à M. Ferrand dont celui-ci a bien voulu me mo faire part, *kur-ki-za-an-nu* apparaît dans un vocabulaire de Kuyunjik faisant partie de la bibliothèque d'Assurbanipal (VII^e s. av. J.-C.), mais c'est une copie de copie et l'on connaît des textes semblables contemporains de la I^{re} dynastie babylonienne. Le sens serait peut-être « petit cochon ». — M. Lauser (*op. cit.*, p. 114, n. 5) a noté incidemment la ressemblance de *kurkizānu* et de « $\kappa\alpha\rho\gamma\acute{\alpha}\zeta\omega\nu\epsilon\varsigma$ », mais sans en rien conclure.

2. Personne n'admettra avec M. Hommel (*Namen der Säugetieren bei den südsem. Völk.*, p. 528) que *kurkizānu* vienne de l'éthiopien *karkand*.

3. M. Ferrand (*Textes arabes, persans et tures relatifs à l'Extrême-Orient*, t. II, p. 675) tire ar. *karkaddan* d'un indien *khaḍgālanṭa* qui n'existe pas.

Est-ce à dire que du moins la première partie du mot reproduise skr. *khadga*-? Ce serait mal poser la question, car *khadga*- soulève à son tour un problème. Cela même qui paraît garantir l'authenticité de la désignation indienne la rend suspecte au plus haut point : le double sens de « sabre » et de « rhinocéros ». M. Vendryes a insisté avec raison (*Mél. de Saussure*, p. 309) sur l'obscurité de la formation de *khadga*- « sabre », terme de civilisation, peut-être d'origine prākritique, et sur la faiblesse des étymologies proposées (cf. Wackernagel, *Allind. Gramm.*, I, p. 170). Quant au sens de rhinocéros, il est au moins surprenant. D'y voir une dénomination métaphorique ne peut se soutenir : on attendrait un nom tel que *ekaçruga* (cf. $\mu\epsilon\upsilon\kappa\epsilon\rho\omega\varsigma$, $\xi\upsilon\kappa\epsilon\rho\omega\varsigma$), un composé, et non pas seulement « sabre », d'autant que la corne de l'animal n'a jamais passé pour tranchante. S'il s'agit d'un ancien **khadgaçruga*- dont le second terme serait tombé, la suppression de l'élément le plus expressif est malaisée à justifier. Or de récentes trouvailles archéologiques établissent que le rhinocéros était connu au N.-O. de l'Inde dès le troisième millénaire avant J.-C., car il est figuré, de même que la licorne, sur les sceaux exhumés à Harappa et à Mohenjo-Daro (cf. Wüst. *Z. D. M. G.*, 1927, p. 274). On est donc amené à supposer que, comme les Sémites, les envahisseurs aryens ont emprunté aux populations aborigènes le nom d'un animal aussi nouveau et l'ont adapté en *khadga* pour sa consonance¹. Il n'y a plus lieu de se demander comment *kurkizānu* pourrait venir de l'Inde, si *kurkizānu*, **kargazān* ($\kappa\alpha\rho\gamma\acute{\alpha}\nu\omega\varsigma$), d'une part, *khadga*- de l'autre, reproduisent, avec des variations compréhensibles en ce cas, un vocable préaryen usité dans l'Asie occidentale et dont le schème consonantique était sans doute * $kr\frac{kz}{gd}n$. On trouverait difficilement,

hors de cette hypothèse, le moyen d'accorder les monuments et les mots, l'histoire des faits et le détail des formes. Avec une histoire plus complexe, le cas présent est pareil à celui du nom de l'éléphant (accad. *pīlu*, etc.), venu au sémitique des langues austro-asiatiques (Przyluski, *B. S. L.*, XXVII, 1927, p. 221-222), et se range parmi une série d'emprunts qui s'enrichira dans la mesure où les linguistes rétabliront entre leurs spécialités le contact et l'échange qui ont de tout temps rapproché les peuples de l'Orient.

1. Il faut noter l'obscurité de tous les noms indiens de rhinocéros : *ganḍa*(ka), qui a subsisté (hindi *ganḍā*, *gandā*) est sans étymologie. M. Jules Bloch me signale obligeamment que dans les inscriptions d'Asoka, le rhinocéros (*palasata*) est mentionné d'une manière peu claire parmi les petits animaux dont l'existence doit être protégée (cf. l'écl. Hultzsch, p. 127 et Woodner, *Asoka Glossary*, p. 110). *Palasata* a été rapproché du pali *palāsāta* (cf. véd. *parasvat*). — M. J. Bloch me fait encore observer le nombre de radicaux qui pouvaient ajouter à la confusion, dans le cas de *khadga* (cf. n. 3) : *karkata* « cancer », *karkavāku* (pal. *kalkara*) « coq », *karka* « blanc » ou même « cheval blanc » (M. Bl.), et aussi *karkakhaṅḍa*, nom d'un peuple de l'Est (cf. Sørensen, *Index to the proper names in the M. Bh.*, p. 384). Dans certains textes védiques, *khadga* est écrit *khanga* (Macdonell-Keith, *Vedic index*, I, 213), peut-être simple variante graphique.